



**HAL**  
open science

# L'ordre et les monstres dans la pensée philosophique, politique et morale de Diderot

Gerhardt Stenger

► **To cite this version:**

Gerhardt Stenger. L'ordre et les monstres dans la pensée philosophique, politique et morale de Diderot. Annie Ibrahim. Diderot et la question de la forme, PUF, pp.139-157, 1999, Débats philosophiques, 9782130502050. 10.3917/puf.ibrah.1999.01.0139 . halshs-03944070

**HAL Id: halshs-03944070**

**<https://shs.hal.science/halshs-03944070>**

Submitted on 3 Feb 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# L'ORDRE ET LES MONSTRES DANS LA PENSÉE PHILOSOPHIQUE, POLITIQUE ET MORALE DE DIDEROT

Gerhardt Stenger

Annie Ibrahim, *Diderot et la question de la forme*

Presses Universitaires de France | « Débats philosophiques »

1999 | pages 139 à 157

ISBN 9782130502050

Article disponible en ligne à l'adresse :

-----  
[http://www.cairn.info/diderot-et-la-question-de-la-  
forme--9782130502050-page-139.htm](http://www.cairn.info/diderot-et-la-question-de-la-forme--9782130502050-page-139.htm)  
-----

Pour citer cet article :

-----  
Gerhardt Stenger, « L'ordre et les monstres dans la pensée philosophique, politique et morale de Diderot », in Annie Ibrahim, *Diderot et la question de la forme*, Presses Universitaires de France « Débats philosophiques », 1999 (), p. 139-157.  
DOI 10.3917/puf.ibrah.1999.01.0139  
-----

Distribution électronique Cairn.info pour Presses Universitaires de France.

© Presses Universitaires de France. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

# L'ordre et les monstres dans la pensée philosophique, politique et morale de Diderot

GERHARDT STENGER

Dans la dernière partie de la trilogie du *Rêve de d'Alembert*<sup>1</sup>, le D<sup>r</sup> Bordeu annonce à son interlocutrice que la question des monstres est « de physique, de morale et de poétique » (OC, XVII, 196). Jean-Claude Bourdin a brillamment montré au début de ce volume comment une réflexion sur la forme et le difforme a engendré, chez Diderot, une pratique d'écriture<sup>2</sup>. Nous nous attacherons, dans les pages qui vont suivre, aux deux premiers aspects de la question en analysant l'opposition entre l'ordre et

1 Sauf indication contraire, toutes nos citations des œuvres de Diderot suivent l'édition des *Œuvres complètes* (sigle OC) sous la direction de H. Dieckmann, J. Proust et J. Varloot (Paris, Hermann, 1975). La correspondance (sigle CORR) est citée d'après l'édition de G. Roth et J. Varloot (Paris, Editions de Minuit, 1955-1970). Nous indiquons pour chaque citation le numéro du volume en chiffres romains et la page en chiffres arabes.

2 Voir *infra*, p. 17 à 37. Après Jacques Proust (« Diderot et la philosophie du polype », in *Revue des sciences humaines*, 182, 1981, p. 21-30), May Spangler (« Science, philosophie et littérature : le polype de Diderot », in *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie*, 23, 1997, p. 89-107) a mis en évidence que l'écriture de Diderot forme un texte monstrueux qui fonctionne sur le modèle biologique du polype.

les monstres dans la pensée philosophique, morale et politique de Diderot

La première réflexion approfondie sur ce sujet se trouve dans la *Lettre sur les aveugles*. Selon la cosmogonie de Saunderson, il y avait, à l'origine de l'univers, plus de monstres que d'êtres normaux

Si nous remontions à la naissance des choses et des temps, et que nous sentissions la matière se mouvoir et le chaos se débrouiller, nous rencontrerions une multitude d'êtres informes, pour quelques êtres bien organisés (OC, IV, 50)

Puis les formations monstrueuses se sont anéanties successivement, laissant la place à des organismes mieux adaptés à l'environnement

Toutes les combinaisons vicieuses de la matière ont disparu, et [ ] il n'est resté que celles où le mécanisme n'impliquait aucune contradiction importante et qui pouvaient subsister par elles-mêmes et se perpétuer (*ibid* )

Si le monstre est défini par son incapacité à survivre et/ou à se reproduire, il va de soi qu'on ne rencontre plus guère de monstres aujourd'hui. Autrement dit, l'univers actuel est en ordre, c'est le spectacle de la nature qui impressionne tant l'interlocuteur de Saunderson et que celui-ci est loin de remettre en question

Je ne vois rien, cependant j'admets en tout un ordre admirable mais je compte que vous n'en exigerez pas davantage. Je vous le cède sur l'état actuel de l'univers, pour obtenir de vous en revanche la liberté de penser ce qu'il me plaira, de son ancien et premier état (*ibid* )

L'évolution génère de l'ordre en supprimant les êtres inaptes à la vie, elle ne laisse subsister que ceux qui peuvent donner l'illusion d'être sortis tout droit des mains du Créateur

## L'ordre et les monstres

Cette vision réductionniste de l'évolution n'est cependant qu'un leurre car l'univers, pour citer une expression célèbre des *Pensées sur l'interprétation de la nature*, « est encore à l'ouvrage » (OC, IX, 94). D'abord parce qu'il y a sans doute d'autres mondes qui sont toujours à la recherche de leur ordre, dans des espaces éloignés

où le mouvement continue et continuera de combiner des amas de matière, jusqu'à ce qu'ils aient obtenu quelque arrangement dans lequel ils puissent persévérer (OC, IV, 51)

Mais surtout parce que l'ordre ou l'arrangement obtenu n'est lui-même que provisoire, destiné à retourner au chaos d'où surgira un nouvel ordre et ainsi de suite. Le monde selon Saunderson est

un composé sujet à des révolutions qui toutes indiquent une tendance continuelle à la destruction, une succession rapide d'êtres qui s'entre-suivent, se poussent et disparaissent, une symétrie passagère, un ordre momentané (OC, IV, 52)

Même ici-bas, il y a encore du désordre :

l'ordre n'est pas si parfait [ ] qu'il ne paraisse encore de temps en temps des productions monstrueuses (OC, IV, 51).

Dans la *Lettre sur les aveugles*, la réflexion de Diderot sur l'origine des monstres n'aboutit pas à un rejet total et définitif de l'ordre. Saunderson s'en prend surtout à l'univers newtonien conçu comme une belle mécanique qui témoigne d'une intelligence supérieure capable d'avoir tout arrangé jusqu'aux moindres détails<sup>1</sup> : si

1 C'est le concept de l'univers horloge que Voltaire a résumé en ces termes : « Quand je vois une montre, dont l'aiguille marque les heures, je conclus qu'un être intelligent a arrangé les ressorts de cette machine, afin que l'aiguille marquât les heures. Ainsi, quand je vois les ressorts du corps humain, je conclus qu'un être intelligent a arrangé ces organes pour être reçus et nourris neuf mois dans la matrice, que les yeux sont donnés pour voir, les mains pour prendre, etc. » (*Traité de métaphysique*, in *Mélanges*, Paris, Gallimard « La Pléiade », 1961, p. 162)

l'ordre actuel de l'univers semble témoigner d'un artisan suprême, c'est parce que la matière a évolué d'un chaos primordial vers des états d'organisation dotés d'une grande stabilité. Cette stabilité relative de la nature est d'ailleurs un atout pour l'homme, car

si tout ne s'exécutait pas dans la nature par des lois infiniment générales [ ], nous mourrions, sans avoir recueilli la cent millionième partie des expériences nécessaires à la conservation de notre corps et à notre bien-être (OC, IV, 62).

L'ordre actuel ou subsistant, comme dit Diderot, permet à l'homme de découvrir des régularités et des lois qu'il peut mettre à profit pour s'installer confortablement dans la nature. Mais pour l'interpréter, c'est autre chose.

Diderot n'a jamais caché son admiration pour les hommes de science comme Newton ou d'Alembert qui se sont distingués par des découvertes « qui font honneur à l'humanité » (*Pensées sur l'interprétation de la nature*, OC, IX, 31). Il va même jusqu'à parler de la beauté d'un théorème mathématique<sup>1</sup> mais se montre extrêmement réticent lorsqu'il s'agit de soumettre la marche de la nature aux normes de l'intelligibilité géométrique. L'hypothèse de la vicissitude perpétuelle des êtres que Diderot défend vigoureusement dans les *Pensées sur l'interprétation de la nature* rend caduc le concept de loi naturelle universellement valable et réduit la science naturelle à « l'histoire très incomplète d'un instant » (OC, IX, 94). On l'a compris : l'évolution ne génère pas un ordre durable mais des ordres ou états momentanés plus ou moins stables, mais réduits à la durée d'un instant *sub specie aeternitatis*. Il s'ensuit que sans stabilité et sans permanence, « il n'y a

1 Cf l'article « Beau » de l'*Encyclopédie* (OC, VI, 166-167)

## L'ordre et les monstres

point de philosophie ». Mais de quelle philosophie s'agit-il ? Sans doute de la philosophie spéculative ou rationnelle telle que Bacon, par exemple, l'avait définie dans *De la dignité et de l'accroissement des sciences* :

La philosophie laisse les individus et n'embrasse pas non plus les premières impressions des sens, mais seulement les notions qui en sont extraites<sup>1</sup>.

Le travail incessant de la nature condamne toute tentative de systématisation exhaustive mais ne rend pas impossible l'histoire naturelle qui, toujours selon Bacon, concerne proprement « les individus, en tant qu'ils sont circonscrits par le temps et le lieu »<sup>2</sup>. La philosophie rationnelle, écrit Diderot de son côté, bâtit un système qui prétend « tout expliquer » (OC, IX, 35) alors que la philosophie expérimentale, « qui ne se propose rien, est toujours contente de ce qui lui vient » (OC, IX, 45). Les *Pensées sur l'interprétation de la nature* témoignent de l'hostilité de Diderot envers les mathématiciens qui géométrisent l'univers mais ne sont nullement destinées à prouver que le travail de l'homme de science est voué à l'échec : il y a de l'ordre dans la nature qui – même s'il ne dure qu'un instant – peut faire l'objet de l'investigation scientifique.

La grande nouveauté des *Pensées* par rapport au discours de Saunderson apparaît dans les chapitres XI et XII (OC, IX, 35-38). Dans la *Lettre sur les aveugles*,

1. Cité dans *Œuvres philosophiques, morales et politiques du chancelier Bacon*, Paris, Desrez, 1836, p. 55 (livre II, chap. I) Au chapitre IV du livre III, Bacon divise la science spéculative de la nature en physique ou science des causes efficientes et matérielles, et métaphysique ou science des formes et des causes finales des êtres mêmes

2. *Op. cit.*, p. 55.

Diderot avait laissé entendre que les monstres naissent et disparaissent « à côté » des êtres viables, ce qui avait conduit Jacques Roger à nier toute trace de transformisme dans ce texte<sup>1</sup>. Mais il en va tout autrement dans les *Pensées* qui envisagent l'idée que la nature procède par complexification à partir d'un « seul acte ». Plus audacieux que Buffon qui, parce qu'il tenait à sauver la notion d'espèce, rejetait catégoriquement une origine commune de tous les êtres organisés<sup>2</sup>, Diderot défend l'hypothèse d'un « prototype » qui a produit, en se complexifiant, toutes les races des animaux, y compris l'homme :

Ne croirait-on pas volontiers qu'il n'y a jamais eu qu'un premier animal prototype de tous les animaux dont la nature n'a fait qu'allonger, raccourcir, transformer, multiplier, oblitérer certains organes ? (OC, IX, 36).

Si tous les êtres vivants sont sortis d'un « premier animal », les formations monstrueuses ont la même origine que les êtres dits normaux. L'ordre momentanée n'est pas le résultat de l'élimination progressive des monstres qui sont apparus « dans les premiers instants de la formation des animaux » (*Lettre sur les aveugles*, OC, IV, 50). Dans le processus de complexification à partir d'un premier animal, la nature produit constamment des êtres viables et des êtres monstrueux et la différence entre eux est purement statistique : est considéré comme normal ce qui apparaît en plus grand nombre.

L'idée que la diversité des êtres vivants est le résultat

1. *Les Sciences de la vie dans la pensée française du XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Albin Michel, 1993, p. 593-595.

2. Voir par exemple le chapitre sur l'âne dans le tome IV (1753) de son *Histoire naturelle*



## L'ordre et les monstres

d'une évolution qui procède par complexification ouvre le recueil des *Éléments de physiologie* :

La nature n'a fait qu'un très petit nombre d'êtres qu'elle a variés à l'infini, peut-être qu'un seul par la combinaison, mixtion, dissolution duquel tous les autres ont été formés [ . ] Pourquoi la longue série des animaux ne serait-elle pas des développements d'un seul ? (OC, XVII, 295 et 321).

Dans cette perspective, les monstres ne sont pas le déchet des tâtonnements de l'évolution mais des résultats imparfaits de la complexification croissante de la nature ; ceux qui sont incapables de « coexister supportablement avec l'ordre général » (OC, XVII, 295), finissent par être exterminés par la nature. C'est alors qu'une objection se présente à l'esprit de Diderot :

Pourquoi la nature qui extermine l'individu en peu d'années, n'exterminerait-elle pas l'espèce dans une longue succession de temps ? (OC, XVII, 444)

Tout compte fait, la viabilité n'est pas un critère suffisamment précis pour distinguer les monstres des êtres normaux, au contraire. le soi-disant monstre est beaucoup plus commun qu'on ne le pense Il y en a des exemples « sans nombre », affirme Bordeu dans *Le Rêve de d'Alembert* (OC, XVII, 151), au point que l'univers « ne semble quelquefois qu'un assemblage d'êtres monstrueux » (*Éléments de physiologie*, OC, XVII, 444) Dans un univers en perpétuelle mutation, le monstre est devenu la règle, et l'ordre une illusion<sup>1</sup>.

Cette élimination progressive de l'ordre dans la nature

1 On trouvera une confirmation de cette thèse dans l'excellent article qu'Annie Ibrahim a consacré au problème des monstres (« Le statut des anomalies dans la philosophie de Diderot », in *Dix-huitième Siècle*, 15, 1983, p. 311-326).

n'est cependant pas le dernier mot du philosophe. Diderot sait que l'homme a besoin d'ordre, qu'« il est dans le cœur de l'homme un goût de l'ordre, plus ancien qu'aucun sentiment réfléchi »<sup>1</sup>. Nous l'avons vu : si l'homme ne mettait pas de l'ordre dans la nature, c'est-à-dire s'il ne s'appliquait pas à découvrir et à mettre à profit des régularités auxquelles il donne le nom trompeur de *lois naturelles*, il ne pourrait jamais accomplir le vœu cartésien de devenir « comme maître et possesseur de la Nature »<sup>2</sup>. Comparé au Tout ou ordre général, le monde habité par l'homme n'est certes qu'un point<sup>3</sup> dans l'espace et dans le temps, mais ce point est suffisamment long pour qu'il puisse y découvrir un ordre subsistant. Dans le même esprit, Diderot explique à son abbé cicérone de la « Promenade Vernet » que « ce monde n'est qu'un amas de molécules pipées en une infinité de manières diverses » et que par conséquent cet ordre « ne peut être autre qu'il est » (*Salon de 1767, OC, XVI, 179-180*). Nous sommes des êtres passagers au monde, comparables à des mouches qui ne voient pas qu'il change sans cesse<sup>4</sup> : profitons de sa stabilité provisoire sans tomber toutefois dans le « sophisme de l'éphémère » (*Le Rêve de d'Alembert, OC, XVII, 132*).

La distinction entre un ordre subsistant – ici et maintenant – et un ordre général est exprimée avec toute la net-

1. *Le Fils naturel*, OC, X, 64. Voir à ce sujet l'article de Jean Deprun, « Diderot et Malebranche de l'amour de l'ordre au goût de l'ordre », in *Denis Diderot, 1713-1784, Colloque international*, Paris-Sèvres-Reims-Langres (4-11 juillet 1984), actes recueillis par Anne-Marie Chouillet, Paris, Aux Amateurs de Livres, 1985, p. 45-50.

2. Cf. *Discours de la méthode*, in *Œuvres*, éd. Adam-Tannery, Paris, Vrin, 1996, t. VI, p. 62.

3. Le mot apparaît dès la *Lettre sur les aveugles* (OC, IV, 52).

4. Autre image qui remonte à la *Lettre sur les aveugles* (OC, IV, 52).

## L'ordre et les monstres

teté souhaitable dans les *Observations sur Hemsterhuis* où nous retrouvons aussi les monstres

Si tout est in *fluxu* [ ] tous les êtres sont monstrueux, c'est-à-dire plus ou moins incompatibles avec l'ordre subsequent

Dans l'ordre général, la notion de monstre perd toute signification, il n'y a pas de normalité ni d'exceptions, et les dés ne sont pas pipés. Si les dés paraissent pipés, si la nature paraît obéir à un enchaînement de causes et d'effets de type déterministe, c'est que l'homme prend l'état actuel du Tout pour un ordre immuable sans se rendre compte que cet état n'est qu'un chaînon dans la série des états ou ordres subséquents. L'univers, en se complexifiant, subit toutes sortes de mutations qui, considérées individuellement et au prix d'une simplification inévitable mais abusive, peuvent être considérées comme autant d'ordres momentanés ou provisoires.

[les instants qui ont précédé] concourent à amener l'ordre qui suit, comme ce qu'il y en avait a concouru à amener l'ordre subsistant. Et ainsi en remontant à toute éternité, et en descendant à toute éternité, et cela sans qu'on puisse dire que le tout s'amende ou se détériore<sup>1</sup>

Il peut paraître curieux de constater que la relativisation de la notion d'ordre à laquelle Diderot procéda dès la *Lettre sur les aveugles* s'accompagnait, dans sa pensée politique et morale, d'un goût prononcé de l'ordre qu'il partageait d'ailleurs avec nombre de philosophes du

1 François Hemsterhuis, *Lettre sur l'homme et ses rapports, avec le commentaire inédit de Diderot*, texte établi, présenté, et annoté par G. May, New Haven, Yale University Press et Paris, PUF, 1964, p. 503. Pour une analyse plus approfondie de la distinction entre ordre subsistant et ordre général, voir notre *Nature et liberté chez Diderot après l'« Encyclopédie »*, Paris, Universitas, 1994.

XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup> Diderot n'est jamais revenu de son idée que les hommes ont besoin de mettre de l'ordre dans leur environnement. L'ordre subsistant qu'ils imposent à la nature a son équivalent dans la société au sein de laquelle ils s'assujettissent à des devoirs et obéissent à une autorité « qui contraigne à l'accomplissement des conventions » (*Suite de l'Apologie de l'abbé de Prades*, OC, IV, 334). La vicissitude de la nature, déclare Diderot dans l'article « \*Droit naturel\* » de l'*Encyclopédie* (1755), n'autorise pas les hommes à prôner ici-bas le désordre et l'anarchie, autrement dit le droit du plus fort

quand on supposerait la notion des espèces dans un flux perpétuel, la nature du *droit naturel* ne changerait pas, puisqu'elle serait toujours relative à la volonté générale et au désir commun de l'espèce entière (OC, VII, 29)

Pour le philosophe qui contemple le grand Tout, les espèces circulent les unes dans les autres, mais revenu sur terre, il est amené à constater que « les animaux sont séparés de nous par des barrières invariables et éternelles » (OC, VII, 27), que l'espèce humaine a besoin de se conformer à un ordre qui fixe « les limites de tous les devoirs » (OC, VII, 28). À l'intérieur de cet ordre, le monstre moral n'a pas droit de cité, il doit être « étouffé » par ses concitoyens (OC, VII, 26 et 27). En même temps qu'il cherche à mettre de l'ordre dans les connaissances humaines, l'encyclopédiste se fait l'héraut d'un nouvel ordre moral dans lequel il n'y a pas de place pour le déviant

toutes ces conséquences sont évidentes pour celui qui raisonne, et [ ] celui qui ne veut pas raisonner, renonçant à la qualité d'homme, doit être traité comme un être de nature (OC, VII, 29)

1 Voir Jean Deprun art. cit., p. 46

2 On sait que l'article « \*Droit naturel\* » est en grande partie dirigé contre la philosophie politique de Hobbes

Un an plus tard, la *Lettre à Landois* (1756) n'est guère plus tendre avec le malfaiteur, mais un changement important est intervenu depuis l'article « \*Droit naturel » : le méchant n'apparaît plus comme un homme qui refuse de raisonner mais comme une victime de la « chaîne des événements » (cf *OC*, IX, 257) Diderot reconnaît que l'être humain a des volontés et qu'il les exerce, mais il nie qu'il puisse le faire selon ses caprices et sans relation avec l'ensemble des causes et des effets dont il a déjà fait l'expérience. Toute action, même volontaire, est déterminée par une cause extérieure à l'individu, conditionné par son organisation et son éducation. Après avoir catégoriquement rejeté, dans l'article « \*Droit naturel », l'excuse du méchant hobbiste qui justifiait ses crimes par l'argument fataliste<sup>1</sup>, Diderot a fini par adopter les conséquences morales de sa philosophie naturelle telles qu'il les avait exposées à Voltaire dès 1749 .

les athées disent que tout est nécessité. Selon eux, un homme qui les offense ne les offense pas plus librement que ne les blesse une tuile qui se détache et qui leur tombe sur la tête. Mais ils ne confondent point ces causes, et jamais ils ne s'indignent contre la tuile (*CORR*, I, 78)

L'homme n'étant pas libre, des causes purement physiques disposent nécessairement les uns pour le bien, les autres pour le mal. Les mots vice et vertu sont « vides de sens ». le bien et le mal ne résident pas dans l'intention qui préside à l'action, mais dans les conséquences de l'acte au sein de la communauté. Ce qui distingue les hommes, c'est la bienfaisance et la malfaisance. Le malfaiteur, qui

1 « Qu'on ne me reproche point cette abominable prédilection, elle n'est pas libre. C'est la voix de la nature qui ne s'explique jamais plus fortement en moi que quand elle me parle en ma faveur » (*OC*, VII, 26)

dérange l'ordre de la société, n'est certes pas coupable de sa méchanceté, mais n'en doit pas moins être « détruit » pour ne pas mettre en danger la santé du corps social

Malgré cette sévérité envers le méchant, Diderot reste convaincu que dans l'absolu, il n'y a ni vice ni vertu, car « ce qui est nécessaire n'est en soi ni bon ni mauvais » (art « Laideur » de l'*Encyclopédie*, OC, VII, 671) Pour juger de la beauté ou de la laideur des choses, que ce soit au moral, au physique ou dans les arts, il faut des règles, des rapports, un modèle (*ibid.*). Ce n'est que par rapport à un ordre moral donné qu'on peut prononcer sur les qualités morales d'une action comme la conspiration de Venise au cours de laquelle le comte de Bedmard se montra à la fois grand et atroce

La conspiration de Venise dans son commencement, ses progrès et ses moyens nous font écrier quel homme que le comte de Bedmard ! qu'il est grand ! La même conspiration sous des points de vue moraux et relatifs à l'humanité et à la justice, nous fait dire qu'elle est atroce, et que le comte de Bedmard est hideux ! (OC, VII, 671-672)

La coloration fataliste que prend la philosophie de Diderot à partir de la *Lettre à Landois* n'a pas été sans influencer sa conception de l'ordre social. L'état actuel de la société, estime-t-il, est le résultat nécessaire d'une évolution historique au cours de laquelle les hommes sont passés de l'état de troupeau informe à l'ordre social sous lequel ils vivent actuellement<sup>1</sup>. L'histoire des hommes s'inscrit dans la chaîne des causes et des effets au même titre que n'importe quel corps matériel : dans une telle perspective, la Constitution Unigenitus devient aussi

<sup>1</sup> Voir Jacques Proust *Diderot et l'« Encyclopédie »*, Paris, A. Colin, 1962, p. 358-359

nécessaire que le lever du soleil. La leçon de tout cela ? La société ne peut être autre qu'elle est : il faut respecter l'ordre établi, tout au plus peut-on essayer de façonner les individus aussi conformes que possibles aux vœux d'une raison éclairée. Le bon citoyen sera donc celui qui respecte l'ordre, le mauvais, « celui qui trouble l'ordre [.] dans la cité » (art. « \*Cité » de l'*Encyclopédie*, OC, VI, 462). Il est évident que Diderot est loin de défendre purement et simplement le statu quo, mais rien ne lui paraît plus dangereux que le désordre consécutif au non-respect des lois. Ce ne sont pas les encyclopédistes, martèle-t-il, qui sapent l'autorité de l'État en voulant éclairer les hommes, ce sont leurs persécuteurs qui sèment le trouble et divisent les citoyens. La morale laïque que les philosophes et leurs porte-parole, les dramaturges et les romanciers, ne cessent de mettre en avant, n'a rien de subversif : il s'agit au contraire d'une espèce de civisme qui implique un renoncement à l'égoïsme pour renforcer l'entente entre les hommes.

O quel bien il en reviendrait aux hommes, s'écrie Diderot dans le *Discours sur la poésie dramatique*, si tous les arts d'imitation [...] concouraient un jour avec les lois pour nous faire aimer la vertu et haïr le vice ! [...] Tout peuple a des préjugés à détruire, des vices à poursuivre, des ridicules à décrier, et a besoin de spectacles, mais qui lui soient propres. Quel moyen, si le gouvernement en sait user, et qu'il soit question de préparer le changement d'une loi, ou l'abrogation d'un usage ! (OC, X, 338 et 399).

Le philosophe et l'artiste agissent à l'intérieur de l'ordre social pour l'améliorer mais pas contre lui. Dide-

1 Voir *Observations sur Hemsterhuis*, éd. citée, p. 129, et un fragment de lettre à Mme de Maux (CORR, IX, 154).

rot est convaincu que la nouvelle morale, qui se résume pour l'essentiel au devoir de bienfaisance, s'accorde mieux avec l'intérêt de l'ordre social que la morale chrétienne qui prône des vertus chimériques et conduit au fanatisme : en se montrant bienfaisant, l'homme contribue à resserrer les liens sociaux et à maintenir la société dans une indispensable stabilité.

Le rejet de la morale religieuse en faveur d'une morale laïque ne menace donc point l'ordre social existant : en démontrant que le plus grand bonheur réside dans le bonheur qu'on fait à autrui, elle exhorte, mieux que la morale chrétienne, au respect des lois, à l'amour de la patrie et du prochain. On se rappelle avec quel enthousiasme Diderot a évoqué dans ses écrits les délices d'une vie vertueuse : l'être le plus heureux, selon lui, est celui qui est le mieux en mesure de faire le bien, même au détriment de son intérêt particulier. Parmi les hommes de bien, Diderot a fait une place de choix aux grands hommes qui se distinguent par des sacrifices ou des actions héroïques. Comparés au commun des mortels qui se contente de respecter l'ordre et les lois, ces êtres extraordinaires sont de véritables « monstres » (art. « \*Encyclopédie » de l'*Encyclopédie*, OC, VII, 234) susceptibles, sous l'effet de fortes passions, de commettre des actions d'éclat et de dépasser les intérêts mesquins pour s'élever jusqu'au sublime. Or à côté des Marc-Aurèle, des Régulus et des Caton, l'histoire regorge de monstres malfaisants, et ce qui les réunit, c'est que les uns et les autres « portent le même caractère d'énergie » (*Salon de 1765*, OC, XIV, 178). Ces individus d'exception représentent un écart de la nature, l'énergie qui bout au fond de leur cœur est littéralement hors normes. Diderot ne cache pas sa fascination pour les grands criminels tout en regrettant que leurs passions les aient entraînés vers le mal :



les hommes destinés par la nature aux tentatives hardies ne sont peut-être jetés les uns du côté de l'honneur, les autres du côté de l'ignominie, que par des causes bien indépendantes d'eux<sup>1</sup>.

On se rappelle que selon la doctrine fataliste, les hommes sont heureusement ou malheureusement nés, qu'ils sont bienfaisants ou malfaisants sans que leurs actes soient bons ou mauvais en soi. Par conséquent, les monstres moraux ne naissent pas bons ou méchants, « leur sort ne dépend point d'eux, mais des circonstances dans lesquelles ils se montrent » (art. « \*Théosophes » de l'*Encyclopédie*, OC, VIII, 390). En réalité, le grand homme et le grand criminel sont indissociables, en cherchant à les amender d'un côté, on les dégrade de l'autre (cf. CORR, III, p. 98). Dans le *Salon de 1765*, Diderot précise que l'un ne va pas sans l'autre, « c'est Castor et Pollux, un héros, un scélérat, Marc-Aurèle, Borgia, *diversis studiis ovo prognatus eodem* » (OC, XIV, 178). Or si les bons et les méchants sont « sortis du même œuf » (c'est le sens de la citation latine), l'un est en quelque sorte le monstre de l'autre, tout comme l'homme est peut-être le monstre de la femme ou la femme le monstre de l'homme (cf. *Le Rêve de d'Alembert*, OC, XVII, 152). L'énergie des hommes hors du commun est bénéfique ou maléfique par rapport à une société donnée ou ordre subsistant, elle est parfaitement neutre dans l'ordre général. C'est alors que Diderot commence à entrevoir que l'ordre de la société qu'il avait si vaillamment défendu à l'époque de l'*Encyclopédie* condamne le génie au malheur et fait prospérer les corrompus et les médiocres ainsi que tous ceux qui les courtisent comme le Neveu de Rameau. En dialo-

1 Lettre à Sophie Volland du 14-15 octobre 1760 (CORR, III, 142)

quant avec LUI, MOI prend conscience qu'il vit dans un monde à l'envers où les plus grands fripons deviennent opulents et sont estimés, où quelqu'un comme le Neveu de Rameau peut se vanter de représenter « la partie la plus importante de la ville et de la cour » (OC, XII, 114). Comparés à LUI qui affirme ne point s'avilir « en faisant comme tout le monde » (OC, XII, 109), les honnêtes gens comme son interlocuteur se distinguent par « une âme singulière, un goût particulier » (OC, XII, 114) Qui est alors le monstre ? Rameau qui se conforme rigoureusement aux mœurs dépravées de la nation tout entière, qui est tombé en disgrâce auprès de ses opulents protecteurs pour avoir eu le sens commun une fois dans sa vie – ou le philosophe qui vénère une bizarrerie décorée du nom de vertu qui non seulement n'est pas faite « pour tout le monde » (*ibid*) mais rend le plus souvent malheureux celui qui la pratique ? Ne voit-on pas

une infinité d'honnêtes gens qui ne sont pas heureux, et une infinité de gens qui sont heureux sans être honnêtes (OC, XII, 119) ?

Rameau est monstrueux selon MOI parce qu'il est « aveugle sur les belles choses en morale » (OC, XII, 172), mais MOI est singulier et « bizarre » (cf OC, XII, 114, 117, 178) aux yeux de LUI parce que le philosophe refuse de danser la vile pantomime et qu'il s'impose un idéal qui n'est pas naturel. car, selon Rameau, la vertu « gèle de froid, et dans ce monde, il faut avoir les pieds chauds » (OC, XII, 119)

Diderot a fini par comprendre que l'ordre social subsistant n'était pas le résultat naturel d'une évolution nécessaire mais qu'il a été instauré par des tyrans pour mieux exercer leur domination sur les faibles

## L'ordre et les monstres

Il n'y a plus de patrie, remarque le Neveu de Rameau Je ne vois d'un pôle à l'autre que des tyrans et des esclaves (OC, XII, 114)

La nouvelle orientation politique de Diderot après l'*Encyclopédie* témoigne d'un rejet progressif de l'ordre social analysé comme opprimant et injuste

Méfiez-vous de celui qui veut mettre de l'ordre, s'écrie-t-il dans le *Supplément au Voyage de Bougainville*, ordonner, c'est toujours se rendre le maître des autres en les gênant [ ] (OC, XII, 639)

C'est cet ordre injuste imposé par une poignée de fripons appelés législateurs qui a dénaturé l'homme et en a fait un « triste monstre » (OC, XII, 637) tiraillé entre les différentes sortes d'autorités auxquelles il doit obéir. Comme disait Orou à l'aumônier

la société dont votre chef vous vante le bel ordre ne sera qu'un amas ou d'hypocrites qui foulent secrètement aux pieds les lois, ou d'infortunés qui sont eux-mêmes les instruments de leur supplice en s'y soumettant, ou d'imbéciles en qui le préjugé a tout à fait étouffé la voix de la nature, ou d'êtres mal organisés en qui la nature ne réclame pas ses droits (OC, XII, 608-609)

En obligeant les hommes à bafouer leur nature, l'ordre social les rend monstrueux. Ils souffrent, « et quand on souffre, on fait souffrir les autres ». Cette remarque du Neveu de Rameau (OC, XII, 119) résume en quelques mots l'essentiel du roman *La Religieuse* qui décrit de manière presque clinique les ravages que produisent sur des femmes enfermées l'absence de liberté, la mortification et l'abstinence sexuelle. Douze ans plus tard, le *Supplément au Voyage de Bougainville* dénonce l'ordre conjugal imposé par l'homme à la femme, puis par la reli-

gion et les souverains à tous les hommes sans distinction de sexe. On sait que Diderot a poussé très loin – du moins en théorie – sa revendication d'une sexualité quasiment sans limites, mais au « Vous êtes monstrueux » lancé par Mlle de Lespinasse le D<sup>r</sup> Bordeu répond tranquillement :

Ce n'est pas moi, c'est ou la nature ou la société (*Le Rêve de d'Alembert*, OC, XVII, 201).

C'est donc bien la société qui est monstrueuse, car elle favorise et impose des comportements contre nature : non pas la masturbation ou l'homosexualité, mais la fidélité, la jalousie et la pudeur. Dans cet ordre monstrueux, le sage a bien du mal à trouver sa place, à commencer par Diderot lui-même qui avoua dans une lettre à Grimm :

Ce monde ne fut pas fait pour moi, ni moi pour lui, mais c'est moi qui ai tort, puisqu'il faut que tout soit mal, pour que je sois bien. Je suis dans la chaîne générale, sans pouvoir ni la suivre ni la mener. Je suis un hors-d'œuvre. Je suis assez monstre<sup>1</sup> pour coexister mal à l'aise, pas assez monstre pour être exterminé (CORR, XVI, 55-56)

Malgré cette violente critique de l'ordre social de son temps, Diderot n'est pas devenu anarchiste pour autant. Il veut garder le code civil et même le code religieux, mais sans qu'ils contredisent le plus important, celui de la nature. Il n'y a pas de monstres dans la nature, car « tout ce qui est ne peut être ni contre nature ni hors de nature » (*Le Rêve de d'Alembert*, OC, XII, 202). Les monstres sont le produit d'un ordre social contraignant qui rend les hommes malheureux ou canalise leur énergie

1 Ce mot a été écrit, biffé et récrit, précise l'éditeur

## *L'ordre et les monstres*

dans le chemin du crime et du vice. Dans un ordre bien fait, en revanche, il n'y aurait plus de monstres sauf quelques méchants irréductibles, inaptes à la vie en société. Dans une société où le bien des particuliers est étroitement lié avec le bien général, de manière « qu'un citoyen ne puisse presque pas nuire à la société sans se nuire à lui-même », les rares méchants qui restent présentent une difformité originelle qui les distingue du commun des hommes :

ne comptez plus sur d'autres méchants que sur un petit nombre d'hommes, qu'une nature perverse que rien ne peut corriger entraîne au vice<sup>1</sup>

Il est temps de conclure. Ce n'est pas la nature, c'est l'homme qui fabrique des monstres en mettant de l'ordre dans la nature. En isolant une tranche dans le grand Tout, il constate des régularités et rejette en marge tout ce qui ne cadre pas avec son système. En imposant un ordre contraignant à la société, les législateurs dénaturent les hommes qu'ils obligent à se conduire comme des monstres, soit en étouffant en eux la voix de la nature, soit en favorisant leurs penchants vicieux, en les encourageant au crime. L'ordre est absolument nécessaire pour survivre, mais ça peut être aussi la plus monstrueuse des inventions humaines.

1 *Entretien d'un philosophe avec la Maréchale de \*\*\**, in *Œuvres philosophiques*, éd. P. Vernière, Paris, Garnier, 1964, p. 539

